



*« Je ne me suis pas ennuyée sur cette Terre »*



Celle qui, au soir de sa vie, prononçait ces paroles, naquit en 1923 à Frick (AG), d'un père Fribourgeois et d'une mère Soleuroise. Marie-Thérèse Piller, fille d'un pharmacien et 5ème d'une fratrie de 7 enfants, jouit d'une bonne éducation, qui fera d'elle une femme très cultivée et parfaitement bilingue, particulièrement douée en piano et amatrice de natation. Pour autant, elle gardera jusqu'au bout l'excellent souvenir de son voisin paysan, qu'elle ne dédaignait pas aider quelquefois, à qui elle achetait du lait « au noir » durant la guerre, et de qui elle admirait tout particulièrement le grand cheval !

Tout juste âgée de 20 ans, Marie-Thérèse se décida pour une vie contemplative. D'abord attirée par le Carmel, elle visite Montorge au hasard d'un voyage et ses vieux murs la captivent. La décision est difficile pour sa famille, d'autant qu'à cette époque, la vie du couvent est plutôt rudimentaire. Très entreprenante, elle n'hésite pas à proposer quelques améliorations, et nous lui devons notamment la plantation de plusieurs beaux arbres offerts par ses parents. Son don de musicienne trouve dans nos orgues un terrain de prédilection, tandis que font merveille ses talents graphiques au gré des besoins de la communauté. Elle fait profession perpétuelle en 1948 sous le nom de Sœur Marie-Modeste.

En 1965, l'appel d'un Evêque du Tchad avait retenti jusqu'à Montorge : Il fallait y implanter la vie religieuse franciscaine ! Après 20 ans de vie cloîtrée, notre Sœur se voit confié une mission plutôt exigeante, pour laquelle elle se donnera d'ailleurs quelques moyens : permis de conduire, cours d'infirmier, de maçonnerie, et une maîtrise de tissage. Les 20 années suivantes la verront s'activer en Terre d'Afrique, accompagnée d'autres Sœurs de la Communauté ou de la Fédération : accueillir et former des jeunes, fonder des œuvres pour répondre aux besoins de la population, dessiner des plans et bâtir, planter des arbres, au propre comme au figuré, voyager inlassablement à travers le continent en quête de contacts, d'aides, de conseils... Ce ne fut pas toujours facile et même souvent périlleux. Durant la guerre, les militaires pillent l'atelier de tissage, les barrages sur les routes rendent les trajets dangereux, et notre Sœur continue de prendre des initiatives risquées, comme lorsqu'elle entreprend de faire enterrer les morts d'un charnier laissé volontairement à découvert par les autorités. « Vous n'avez jamais eu peur ? » Lui demande un jour une Sœur. « Non », répond-elle étonnée, « car je faisais simplement ce que je devais »

Au fil de années, le projet d'un Monastère se mue en la fondation d'une congrégation diocésaine apostolique : les Sœurs Franciscaines de Donia, oeuvrant actuellement dans 5 diocèses (santé, pastorale, éducation...), en vivant une vie de fraternité et de prière à l'école de Saint François.



Montorge la rappelle en 1988. Une autre étape s'ouvre alors pour elle : Ne manquant jamais d'imagination, elle entreprend de mettre à jour le patrimoine inexploré de nos galetas, dénichant, triant, rangeant, jusqu'à ce que ses forces ne lui permettent plus de gravir l'escalier. Elle reprend aussi avec bonheur sa tâche d'organiste, accueille avec un grand esprit d'ouverture les visiteurs à la porterie du Monastère, sert la communauté comme Sœur Conseillère, et ne manque jamais de suggestions lors de travaux et de transformations. Mais des accidents vasculaires cérébraux limitent progressivement ses facultés. Un moment difficile s'annonce : celui d'une dépendance redoutée. « J'ai toujours fait ce que j'ai voulu », confie-t-elle à son frère dans un moment de désarroi. Pour traverser encore cette étape, il y eut sa foi profonde et intelligente, ainsi sans aucun doute que sa relation privilégiée avec notre Sœur Marie-Noëlle, Sœur et amie de toujours, qui partage sa condition à l'infirmerie du Monastère. A la révolte succède la paix, et cette joie manifestée par des réparties pleines de bon sens et de finesse dont elle et ne manquait pas de nous gratifier, même au milieu d'une certaine confusion d'esprit ! Certainement plus difficile encore que la précédente, cette étape ne fut néanmoins pas la moins féconde !

Le 22 janvier 2010, après plus d'un mois d'attente dans une surprenante lucidité, notre sœur a pu enfin aller « voir Dieu », comme elle le disait sereinement. Une grande page se tourne avec son départ, et déjà le vide se creuse... Interrogée un jour sur son idée du paradis, elle avait répondu qu'elle imaginait une immense tente de fête où se trouvaient réunis tous les hommes de tous les temps... la béatitude consistant à « éternellement, faire connaissance » ! Nous savons dès lors qu'avec notre Sœur Marie-Véronique qu'elle a rejointe, et toutes nos Sœurs défuntes, désormais au cœur de Dieu, elle sourit à notre communauté à celle du Tchad et à tous ses frères et sœurs en humanité.

